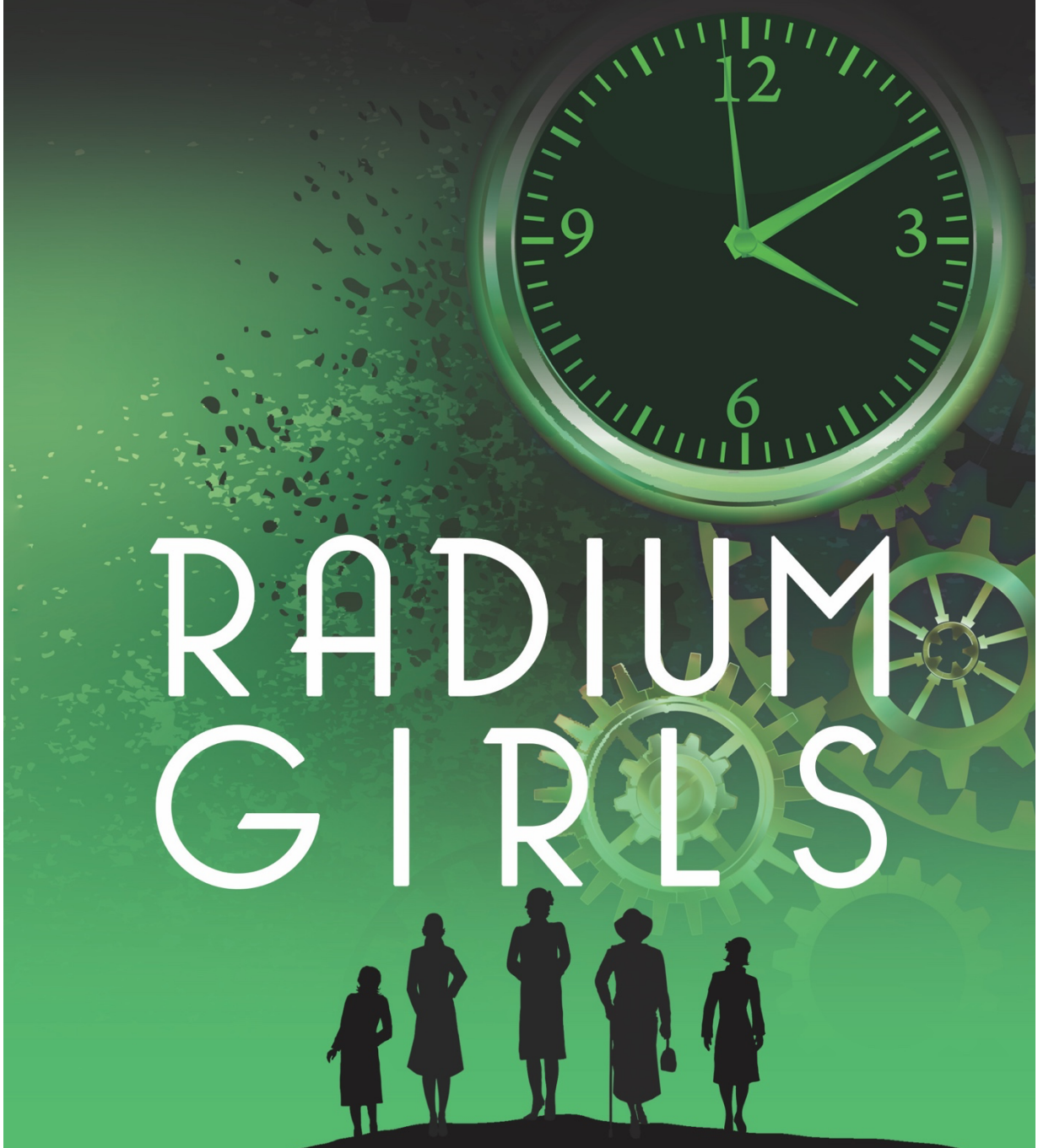
ANNE-SOPHIE NÉDÉLEC



RADIUM GIRLS

TOME 1

L'AFFAIRE DES CINQ CONDAMNÉES À MORT

Le Lézard Bleu

24 DÉCEMBRE 1905 — LABORATOIRE DE PIERRE ET MARIE CURIE – PARIS (France)

Sabin Arnold von Sochocky était si absorbé par son travail qu'il n'avait pas réalisé que le laboratoire s'était peu à peu vidé. Les étudiants étaient partis les uns après les autres, pressés de rejoindre leur famille en ce soir de Noël 1905. Pierre Curie s'approcha de lui :

— Sabin, il est temps de rentrer…

Le jeune homme sursauta et promena machinalement sa main dans ses cheveux noirs.

— Oh pardon, je… je n'ai pas vu le temps passer.

Il soupira. Il n'avait pas envie de s'enfermer dans sa petite chambre d'étudiant. C'était le réveillon pour tout le monde et lui était seul…

— Voulez-vous venir fêter Noël chez nous ? proposa Marie.

La célèbre scientifique avait vécu la solitude de l'exil et savait combien les grands moments de rassemblement étaient pénibles à supporter lorsqu'on était loin des siens. Sabin avait quitté son Ukraine natale depuis quelques années, mais il avait noué peu de liens en France. Néanmoins, il avait un rendez-vous à minuit ce soir-là, et pour rien au monde ne l'aurait manqué. Il déclina la proposition, mais se risqua à demander :

— Pourrais-je rester un peu plus tard ? Je travaille toujours mieux au calme…

Les deux scientifiques se regardèrent. En dépit des nombreux prix, et surtout le Nobel, obtenus pour leurs découvertes sur la radioactivité, Pierre et Marie Curie exerçaient dans un laboratoire de fortune installé dans les locaux de l'École municipale de physique et de chimie industrielles de la ville de Paris. Quel risque y avait-il à en confier les clés à l'élève le plus assidu de sa promotion ?

— Ma foi, pourquoi pas ? Qui sait si vous ne ferez pas une découverte extraordinaire ? dit Pierre Curie malicieusement. Après tout, nous sommes le soir de Noël !

L'étudiant rit doucement. Les génies, c'étaient eux. À vingt-deux ans, il se sentait bien peu de choses. Il avait l'impression d'être un gamin béat d'admiration devant ses prestigieux professeurs, fasciné par l'homme et la femme de science, mais aussi par le couple qu'ils formaient. Comme une hydre à deux têtes, les deux chercheurs semblaient avancer dix fois plus vite dans la recherche grâce à la connexion de leurs brillants cerveaux.

Marie Curie lui tendit la clé du laboratoire et lui souhaita chaleureusement un joyeux Noël avant de quitter la pièce. Pierre la suivit et, au moment de sortir, se retourna pour lancer avec un clin d'œil :

— Et n'oubliez pas de fermer !

Sochocky approuva de la tête en rougissant. Il avait la réputation d'être distrait… Il reporta son attention sur son expérience en cours et soupira d'aise. Il mesurait sa chance. Venu de sa lointaine Ukraine, la bonne fortune avait guidé ses pas, lui permettant d'être pris comme assistant dans le célèbre laboratoire de Pierre et Marie Curie. Ainsi, en parallèle de ses études de médecine, il apprenait avec les meilleurs sur le sujet qui faisait vibrer tous les savants de l'époque : la radioactivité. En outre, il pouvait en sus de ses heures de cours utiliser des équipements de pointe pour s'adonner à sa grande passion : la recherche expérimentale.

Il jeta un coup d'œil à sa montre. Il était déjà tard et la nuit avait depuis longtemps envahi les rues glacées de ce mois de décembre 1905. Mais le jeune homme s'en moquait. Il disposait de toute la soirée. Et il comptait bien profiter de l'absence de ses professeurs et camarades en

ce soir de Noël pour s'amuser un peu avec ses éprouvettes. En ce moment, il testait les propriétés du radium, cet étonnant métal alcalino-terreux, en l'associant à d'autres composants. Chaque fois, il procédait consciencieusement au mélange puis notait les réactions.

Il en était là de ces expérimentations lorsque, tout à coup, une exclamation de surprise lui échappa malgré lui. Il venait d'ajouter un peu de minerai de sulfure de zinc à la poussière de radium préalablement placée dans un petit flacon. Et brusquement, le récipient s'était violemment illuminé. La poudre de radium émettait, par nature, un léger rayonnement. Loïe Fuller, la célèbre danseuse américaine installée en France, avait contacté les Curie afin de l'utiliser à des fins esthétiques. Elle maniait déjà avec dextérité l'art de l'éclairage pourtant tout nouveau, mais souhaitait pousser plus loin les effets visuels de sa prestation en saupoudrant de radium les grands voilages qui faisaient sa renommée. Les Curie l'en avaient dissuadée, lui expliquant qu'ils maitrisaient encore mal les conséquences de leur découverte, sans parler de la quantité astronomique nécessaire pour parvenir à l'effet voulu. Pour les remercier d'avoir consacré un peu de leur précieux temps à lui répondre, Loïe Fuller avait proposé de danser chez eux, pour eux. C'est ainsi que, le jour dit, la danseuse avait débarqué à leur domicile avec son équipe d'électriciens. Les Curie avaient été charmés de la performance et étaient restés proches de cette passionnée de sciences. Loïe Fuller avait ensuite créé une *Danse du radium* sous un éclairage verdâtre du plus bel effet, obtenu grâce à des gélatines de couleur posées devant les projecteurs.

Sochocky observa son flacon. Grâce au sulfure de zinc, le léger halo naturel provoqué par le radium se trouvait nettement décuplé. Un peu effrayé, l'étudiant remua doucement le mélange et l'éclat verdâtre s'amplifia, baignant la pièce sombre d'une étrange lueur fantomatique. Le minerai réagissait au contact du radium pour produire une poudre brillamment lumineuse dans le noir. Il ajouta un peu d'eau à sa mixture qui se transforma en liquide phosphorescent. Émerveillé, il se laissa aller à la contemplation de sa création. Il avait envie d'éclater de rire. La science était toujours pleine de surprises ! Il nota le résultat de son expérience tout en se demandant à quoi cette trouvaille pourrait bien servir. Ses camarades se contentaient généralement d'observer, lui aimait pousser la réflexion plus loin en s'interrogeant sur l'usage qu'on pouvait faire des découvertes, concrètement, dans la vie quotidienne. Une eau lumineuse… Il rit doucement en imaginant qu'on pourrait en équiper les piscines et organiser des baignades nocturnes !

Soudain, l'horloge sonna au clocher voisin. Sabin von Sochocky sortit sa montre-gousset, mais l'obscurité l'empêchait de distinguer avec précision la place des aiguilles. Il approcha le flacon phosphorescent du cadran et songea combien il serait pratique que chiffres et aiguilles s'éclairent directement dans le boitier. Onze heures du soir ! Il était temps de partir. Il nettoya sa paillasse, saisit son chapeau, son manteau et se précipita vers la porte. Au moment de la refermer, il jeta un dernier coup d'œil à la petite fiole lumineuse et une idée lui traversa l'esprit. Avec un sourire, il revint sur ses pas, boucha le récipient avec un morceau de liège et le glissa dans sa poche.

Une fois dehors, il enfila ses gants, indispensables pour dissimuler son index estropié. Martha n'aimait pas voir ça. Sabin avait été blessé en manipulant du radium. Les Curie l'avaient pourtant mis en garde : le radium attaquait l'épiderme. Henri Becquerel, l'inventeur de la radioactivité en avait fait la découverte le premier. Alors qu'il avait conservé par inadvertance un sachet contenant du radium dans sa poche, il avait remarqué que la peau de sa jambe avait été abîmée par le rayonnement. Pierre Curie avait renouvelé l'expérience en plaçant un petit sachet renfermant de la poudre de radium sur son bras. Il en avait gardé une brûlure qui n'avait jamais disparu. C'est cette découverte qui l'avait conduit à tester le radium comme remède médical, notamment contre les tumeurs. De la même manière que tous les autres étudiants, Sochocky avait été mis au courant. Mais dans l'enthousiasme de ses

recherches, il faisait peu de cas des mesures de précaution, et c'est ainsi qu'il avait été grièvement brûlé au doigt.

Le jeune homme commença à marcher d'un pas vif pour lutter contre le froid glacial qui engourdissait ses membres. Il était heureux et s'amusait tel un enfant de la buée qu'il exhalait à la manière d'un dragon. Sa découverte serait une bonne surprise pour Martha. La jeune fille, issue comme lui de la communauté ukrainienne installée à Paris, lui avait donné rendez-vous à la cathédrale Saint Alexandre Nevski de Paris. Le trajet était long de la rue Vauquelin dans le 5è arrondissement, à la rue Daru dans le 8è. Malgré ses maigres économies, il héla un fiacre. Par chance, ils étaient encore nombreux à circuler pour conduire les pratiquants à la messe de minuit. Sabin von Sochocky se moquait bien de l'office, mais Martha avait promis de prétexter un malaise pour pouvoir sortir le retrouver. Les cérémonies orthodoxes étaient interminables, les parents Chornij facilement absorbés dans leurs prières, ils auraient tout leur temps pour discuter un peu…

Il n'était pas installé depuis cinq minutes dans l'église, du côté des hommes, que la jeune fille lui envoya un clin d'œil, se leva de sa place et se dirigea vers la sortie. Il quitta à son tour son banc et la rejoignit dehors. Martha était jolie, avec ses cheveux blonds remontés en chignon haut et ses yeux clairs, mais elle était surtout très élégante. Il ne savait pas vraiment s'il l'aimait, mais elle lui plaisait. Et puis elle lui permettait d'échapper à la solitude. Elle était visiblement tombée sous le charme du ténébreux jeune homme et Sabin se demandait bien pourquoi. Certainement pas pour ses oreilles un peu décollées et son grand nez… Sans compter qu'elle ne comprenait strictement rien à ce qu'il lui racontait de ses expériences. Mais les scientifiques étaient à la mode, et Martha adorait présenter son fiancé comme le futur génie du XXè siècle. En fin de compte, il ne trouvait jamais grand-chose à lui dire, mais cela importait peu puisqu'elle faisait la conversation pour deux.

Il l'entraina dans un coin sombre et ordonna à mi-voix :

— Ferme les yeux !

Martha s'exécuta en riant doucement, ravie d'avance. Sochocky sortit le petit flacon de sa poche et le tint devant son visage.

— Ouvre !

La jeune fille laissa échapper un cri émerveillé.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle en russe. C'est joli !

Il allait se lancer dans une explication scientifique, mais il s'arrêta avant de commettre un impair. Martha aurait froncé les sourcils et au bout de deux secondes, soupiré d'ennui. Il préféra répondre :

— Une potion magique !

La jeune fille sourit, mutine, et saisit le flacon qu'elle cacha derrière son dos, les plongeant dans le noir. Il la sentit se coller à lui et murmurer en roulant délicieusement les « r » :

— Un philtre d'amour ?

Il sursauta quand ses lèvres se posèrent sur les siennes, mais se laissa aller à son baiser.

— Emmène-moi en Amérique, chuchota la jeune fille avant de l'embrasser à nouveau.

C'était le rêve de Martha, sa lubie depuis quelques mois. Il grimaça. Il se sentait bien à Paris. Il avait tellement à apprendre. Mais Martha était ambitieuse. Elle disait que là-bas, en quelques années, il pourrait avoir son propre laboratoire. Et elle, son salon à la mode. À ce qu'on prétendait, tout était facile de l'autre côté de l'Atlantique pour les hommes talentueux. Sabin avait toujours réussi à éluder la question, mais lorsqu'elle répéta sa demande en l'embrassant plus intensément encore, il se sentit fondre sous ses baisers et murmura :

— C'est promis, Martha…

FÉVRIER 1917 — LABORATOIRE DU DR VON SOCHOCKY — NEWARK (New Jersey)

Le Dr George Willis se retourna juste au moment où Sabin von Sochocky passait derrière lui. Même léger, le choc le déstabilisa et l'éprouvette heurta la paillasse où elle se brisa, éclaboussant au passage les mains de Willis qui laissa échapper un juron. Sabin von Sochocky secoua la tête. Décidément, le laboratoire était trop petit…

Les choses étaient allées très vite, trop vite peut-être. Le couple Sochocky avait débarqué à New York en 1906 et, passé les formalités de migration, Sabin s'était rapidement constitué une clientèle fidèle qui lui avait permis d'offrir à Martha un train de vie confortable. Mais sa vraie passion restait la recherche en général et l'étude du radium en particulier. Or, il était impossible d'expérimenter correctement sans un matériel performant, donc coûteux. Tant bien que mal, il avait néanmoins continué à analyser les propriétés du radium avec les moyens du bord, tout en cherchant un moyen pour financer le laboratoire de ses rêves. C'est ainsi que, quelque temps plus tard, il était parvenu à mettre au point une formule de peinture phosphorescente : le "Undark". Il avait en tête une idée lumineuse — c'était le cas de le dire — celle de commercialiser des montres dont on aurait couvert les chiffres et les aiguilles de sa peinture afin de lire l'heure, même dans le noir. Avec ses économies, il en avait alors acheté un lot simple et ouvert un minuscule atelier de peinture. En 1913, la vente de deux mille montres lui avait permis de monter son premier laboratoire de recherche.

Quelques mois plus tard, il avait rencontré George Willis, un collègue médecin en qui il avait trouvé son alter ego. Tous deux s'étaient associés pour donner une autre ampleur à la production en fondant, en 1914, la United States Radium Corporation. Le nouvel atelier, situé à Newark, « la Ville des Possibles », avait pu bénéficier de l'apport de main d'œuvre bon marché des migrants d'Europe qui échouaient ici, à la périphérie de New York. En parallèle de la gestion de cette activité, les deux scientifiques collaboraient à la recherche. Mais le laboratoire était devenu vraiment trop étroit, surtout pour pratiquer des manipulations aussi sensibles. Petit, sombre, à l'agencement biscornu et surtout mal aéré, il devenait même dangereux pour les chercheurs qui risquaient l'accident à tout moment.

Willis s'essuya les mains en pestant. En cassant, le mélange à base de radium contenu dans l'éprouvette avait coulé et provoqué des brûlures sur sa peau. Il grimaça de douleur. Bien sûr, il aurait dû utiliser des pinces, mais les mesures de précaution l'agaçaient prodigieusement.

— Si nous voulons progresser, nous devrions vraiment passer à la vitesse supérieure, maugréa-t-il en nettoyant ses mains sous l'eau.

Sochocky se garda de répondre et se contenta de ramasser les bouts de verre. Willis le poussait à investir dans un vaste atelier de peinture pour développer la production de montres lumineuses afin de financer un laboratoire plus grand et mieux équipé. Sochocky n'était pas contre une association avec Willis, en qui il avait pleine confiance, mais il répugnait à consacrer plus d'énergie à une activité purement commerciale. Jeune père, il avait vu son temps libre rétrécir comme une peau de chagrin tandis que ses dépenses augmentaient. Se lancer dans une entreprise qui comportait inévitablement des risques l'inquiétait et l'épuisait d'avance.

De son côté, Willis bouillait d'impatience. Encore célibataire, il se sentait pousser des ailes à l'idée de mener des investissements de grande ampleur. Après tout, on était en Amérique, un pays qui encourageait la réussite individuelle des self-made men, alors pourquoi ne pas tenter l'aventure ? Mais il ne souhaitait pas brusquer Sochocky. L'intelligence du chercheur le

fascinait… et le rassurait. S'il voulait se lancer dans cette entreprise, c'était avec lui et personne d'autre. Il préféra changer de sujet :

— Les relations se tendent encore avec l'Allemagne…

— Certains pensent que les États-Unis entreront bientôt en guerre, renchérit Sochocky.

Le mois dernier, le ministre allemand Zimmerman avait promis au Mexique une alliance contre les États-Unis avec, en cas de victoire, la restitution des provinces perdues du Texas, de l'Arizona et du Nouveau-Mexique. L'indignation avait secoué le pays et depuis, les débats se multipliaient entre partisans du compromis et ceux de l'engagement. Woodrow Wilson rêvait de paix, mais laissait entendre qu'il faudrait certainement en passer par la guerre. Les deux scientifiques avaient peu suivi les événements qui agitaient l'Europe depuis 1914, mais la perspective qu'un conflit puisse les rattraper commençait à les inquiéter.

— Tu as sans doute raison, reprit Willis, ce n'est pas le moment de se lancer dans de grandes entreprises…

Sochocky secoua la tête. Non, vraiment, ce n'était pas le moment. Les guerres bouleversaient inévitablement l'économie. Qui sait si, dans ce nouveau contexte, ce gadget de montres lumineuses dans le noir intéresserait encore les gens ? Il jeta les derniers débris de verre dans la poubelle et soudain se figea. Comment cela avait-il pu lui échapper ? Bien au contraire, si une guerre se déclarait, les ventes de cadrans phosphorescents allaient exploser ! L'armée ne pouvait rester indifférente devant une telle invention. De ce qu'on racontait de la vie dans les tranchées, posséder une montre lumineuse pouvait vous sauver. Sans parler des bénéfices pour l'aviation de pouvoir naviguer plus sereinement de nuit !

Il leva les yeux pour faire part de ses réflexions à son collègue, mais celui-ci le fixait déjà. À son air, il avait deviné qu'une idée lui avait traversé l'esprit.

— L'armée… souffla Sochocky.

Le visage de Willis s'éclaira. Il avait saisi. Si les deux scientifiques appréciaient autant de collaborer ensemble, c'était parce qu'ils n'avaient pas besoin de beaucoup parler pour se comprendre.

— J'ai déjà repéré un bâtiment idéal pour y installer un grand atelier, avoua Willis. C'est à Orange. Certes, on s'éloigne encore un peu de New York, mais le prix au mètre carré est plus bas qu'à Newark et la main d'œuvre tout aussi abondante. Il y a même suffisamment d'espace pour se développer davantage si les affaires marchent bien…

Sochocky sourit. Tant qu'à se lancer, autant voir les choses en grand. Néanmoins, actuellement, un point posait déjà quelques difficultés ; avec une production plus importante, il deviendrait franchement problématique. C'était l'approvisionnement en radium pur. Celui-ci venait régulièrement à manquer. S'ils voulaient augmenter la cadence, ils devaient trouver un autre moyen de s'en procurer… Une fois lancé sur une idée, Sochocky réfléchissait vite, très vite. Ils n'avaient pas le choix, conclut-il. Ils devaient s'occuper eux-mêmes de la purification du radium. Cela impliquait de faire venir directement le minerai de carnotite et le traiter sur place pour en extraire le radium et pouvoir ensuite produire la peinture "Undark"…

— Eh bien, je crois qu'une visite à Orange s'impose, dit-il.

Willis se frotta les mains. Tout pouvait aller très vite à présent. Et si l'Amérique entrait en guerre, ce pouvait être la fortune pour eux. Sans véritablement le souhaiter, les deux hommes ne pouvaient s'empêcher de penser que, si un conflit se déclenchait, cela pourrait représenter une belle aubaine…

JUILLET 1917 — UNITED STATES RADIUM CORPORATION — ORANGE (New Jersey)

Grace Fryer avançait le cœur serré à travers les rues étroites d'Orange dans la douceur de cet été 1917. Tandis que les maisons de brique succédaient les unes aux autres, elle ressassait les choix qui l'avaient poussée à se trouver là où elle était. Grace avait quitté son travail d'employée de bureau pour répondre à l'appel de la United States Radium Corporation. En effet, l'usine, installée depuis peu à Orange, recrutait en masse des peintres de chiffres de montres.

Grace avait un peu hésité avant de postuler. À dix-huit ans, elle gagnait déjà correctement sa vie. Une chance, d'ailleurs, pour sa famille ! Son père, délégué de l'Union des Charpentiers, se trouvait souvent renvoyé des chantiers pour ses engagements syndicalistes, et il avait bien du mal à nourrir ses dix enfants. Et les choses n'allaient pas s'arranger : les deux frères aînés de Grace, tout juste enrôlés dans l'armée, venaient de partir pour la France et ses tranchées, privant la tribu de leurs deux paies. Les salaires très élevés de US Radium allaient lui permettre de rapporter un peu plus d'argent à la maison, tout en participant à l'élan patriotique de l'effort de guerre qui traversait tout le pays. Et qui sait si une des montres qu'elle peindrait ne se retrouverait pas entre les mains d'un de ses frères ? L'idée la fit sourire un instant. Mais en réalité, elle souhaitait surtout que cette parenthèse soit la plus courte possible. Grace n'avait pas fait d'études. Elle avait quitté l'école à quatorze ans, comme toutes les filles de la classe ouvrière de Newark et d'Orange, mais grâce à son intelligence, elle avait rapidement décroché un emploi bien payé et intéressant. Elle comptait d'ailleurs reprendre le chemin des bureaux dès que le conflit serait terminé.

Arrivée à l'intersection des rues High et Alden à Orange, la jeune fille considéra les constructions autour d'elle. Étrangement, elle se trouvait en plein quartier résidentiel. Pourtant, s'avançant encore, elle distingua une fumée au-dessus des toits. Bientôt, des bâtiments fonctionnels apparurent : elle y était. La US Radium s'était effectivement installée au beau milieu d'ilots de maisons basses. Grace contourna ce qui devait être un laboratoire, une raffinerie, et lut enfin la mention « Atelier » sur la porte d'une bâtisse en briques à deux étages.

Mr Savoy, le contremaître, la fit patienter un moment dans le couloir. Un peu hésitante, Grace finit par s'asseoir sur une chaise et s'empara d'un magazine qui trainait. Entre deux articles sans intérêt, elle tomba sur une double page de publicité qui retint son attention. L'une d'elles vantait les mérites du radium vendu en pot dans lequel on pouvait ajouter de l'eau pour retrouver la vitalité de la jeunesse. « Je le sens pétiller à l'intérieur de mon corps ! » disait la jeune femme dessinée en noir et blanc au-dessus du slogan inscrit en gros caractères : « Soigne la fièvre, la goutte, la constipation… Une source de bien-être dans un monde de brutes ! ». Grace sourit : décidément, le radium était à la mode. Depuis les travaux de Pierre et Marie Curie et la découverte que le radium pouvait guérir le cancer, il était devenu LE remède miracle pour tous les maux. On le mettait à toutes les sauces ! C'est ainsi qu'on pouvait trouver du beurre, du lait, mais aussi du maquillage, du dentifrice et des crèmes pour le visage sous la marque Tho-Radia. Dernièrement, le talc pour bébé au radium faisait fureur auprès des jeunes mamans. Mais ses usages étaient si variés qu'on en perdait le compte. La voisine des Fryer avait même acheté un pulvérisateur « Radium Eclipse Sprayer » réputé tuer les mouches, moustiques et cafards et sans égal pour nettoyer meubles et porcelaines. Chaque industrie voulait son article à base de radium dans sa gamme de production… Grace doutait que toutes ces marchandises contiennent *réellement* du radium, un composant cher et difficile à se procurer, mais il avait indéniablement

la cote ! On le célébrait jusqu'à Broadway où la chanson « Radium Dance » faisait, parait-il, fureur dans la comédie musicale *Pif ! Paf ! Pouf !*

Soudain, la porte de Mr Savoy s'ouvrit.

— Ah ! Encore une, murmura-t-il en découvrant la jeune fille. Bien, très bien… Suivez-moi.

Grace, qui avait préparé tout un arsenal de réponses en prévision d'un entretien d'embauche serré, ouvrit la bouche et la referma aussitôt en emboitant le pas au contremaître. Celui-ci la mena directement à l'étage où il interpella une femme à l'âge indéfinissable qui dégageait une indéniable autorité.

— Miss Rooney, je vous confie une nouvelle ouvrière, lança-t-il avant de redescendre derechef dans son bureau.

Grace était éblouie. Dans le grand studio, une lueur éclatante traversait les hautes baies vitrées et les puits de lumière percés dans le plafond. Elle songea que, même en plein hiver et par temps d'orage, on devait y voir plus clair que dans un aquarium. Il régnait une atmosphère à la fois joyeuse et studieuse parmi les ouvrières assises en rangs serrés autour de longues tables. Elles devaient être plus de deux cents à peindre ainsi consciencieusement des chiffres sur des cadrans de montres.

— Je suis la responsable d'atelier. Mademoiselle… ? interrogea Miss Rooney en inspectant du regard la jolie jeune fille dont les traits fins étaient illuminés par des yeux noisette et des cheveux bruns bouclés coupés courts.

— Fryer. Grace Fryer.

— Parfait, mademoiselle Fryer. Suivez-moi. Je vais vous confier à Mae Cubberley, notre instructrice. C'est une championne ! Avant d'être nommée à ce poste, elle peignait jusqu'à huit à dix plateaux de vingt-quatre cadrans par jour. Je vous laisse calculer le résultat ! Désormais, elle forme les débutantes.

Grace estima que Mae devait pouvoir traiter plus de deux cents montres par jour et en resta estomaquée… Tout en devisant, Miss Rooney avait conduit la nouvelle recrue auprès d'une jeune de femme de vingt-six ans, au sourire avenant, qui la fit asseoir à ses côtés et, sans plus attendre, commença son discours.

— Vous fabriquerez la peinture lumineuse, qu'on appelle "Undark", dans ce creuset, expliqua Mae en désignant un petit pot en terre. Vous y mélangerez la poudre jaune que voici avec ce liquide. Voilà, conclut-elle en remuant la mixture avec un pinceau très fin en poils de chameau. Il n'y a plus qu'à l'appliquer sur un cadran. Vous avez compris ?

Grace hocha la tête. Mae l'amena ensuite à une table où elle lui désigna une place auprès d'une très jeune ouvrière aux cheveux châtains et au regard vif. Presque une enfant, songea Grace. Kathy Schaub lui sourit gentiment. Elle devait avoir quatorze ou quinze ans et maniait le pinceau avec une impressionnante dextérité. Grace savait que l'usine préférait employer de très jeunes filles pour ce type de tâche, celles-ci faisant généralement montre d'une plus grande habileté que les femmes plus âgées.

— Voyez comment Kathy tient le cadran, continua Mae. Lip… dip… paint… lécher… tremper… peindre…

Grace considéra la jeune fille d'un air étonné, associant mentalement la rengaine aux mouvements assurés du pinceau. Kathy avait saisi un cadran d'environ trois centimètres de diamètre et y traçait des chiffres sans montrer la moindre hésitation. Mais bizarrement, à chaque coup de pinceau, elle en effilait la pointe entre ses lèvres.

— Les poils du pinceau s'épatent rapidement et la peinture sèche très vite, commenta Mae. Alors, pour affiner la pointe, on procède ainsi. On a bien essayé de le tremper dans un autre creuset rempli d'eau, mais cela provoquait une importante déperdition de matière. Le radium est trop précieux pour qu'on puisse le gâcher…

— De toute façon, on est plus efficace à la bouche, renchérit Kathy entre deux coups de pinceau.

Grace hocha la tête, mais ne put s'empêcher d'esquisser une grimace de dégoût.

— À mon sens, la peinture n'a aucune saveur, la rassura Mae. Oh, vous serez peut-être un peu écœurée au début, mais vous vous y ferez. Certaines trouvent même le goût plutôt agréable…

— Et puis, il parait que c'est bon pour la santé ! lança une jeune fille.

— Exact, approuva Miss Rooney qui passait et repassait derrière les bancs pour surveiller le travail par-dessus les épaules des ouvrières. Vous êtes chanceuses, mesdemoiselles. Pas besoin d'acheter des tonics ou des sels de bain hors de prix pour profiter des bienfaits du radium !

— Nous, grâce à notre métier, nous aurons de belles dents et une peau rayonnante ! renchérit une jeune fille aux yeux gris et au sourire éclatant.

— Pour cela, il faudrait vous y remettre, mesdemoiselles ! conclut Miss Rooney en frappant dans ses mains. Je vous rappelle que vous êtes payées au cadran.